

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 165. — SAMEDI, 2 JUILLET 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



MGR LORRAIN. VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC



L'HON. EDWARD BLAKE, EX-CHEF DU PARTI LIBÉRAL.



DR H. J. MARTIN, M.P.P. POUR LE COMTÉ BONAVENTURE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Nos gravures. — Poésie : Qu'importe, par Charles Gauvreau. — Les Canadiens des États-Unis : le Dr J. H. Laroque. — En route pour la Baie d'Hudson. — Le portrait. — Musique. — Choses et autres. — Récréations de la Famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES : Portraits : Mgr Lorrain ; L'hon. Ed. Blake ; Dr H. J. Martin, M. P. ; Dr J. H. Laroque. — Montréal : Vue de la partie ouest du port de Montréal. — Vue du lac Abitibi. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le trente-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 2 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



LES processions, diners, discours et piqueniques qui font partie du programme ordinaire de notre fête nationale sont terminés et, après avoir assisté à toutes ces démonstrations et écouté ce que les branches laissent passer de rumeurs, on en arrive à cette conclusion :

On a banqueté un peu, parlé beaucoup, comploté passionnément et réussi pas du tout.

Le banquet n'a pas été un succès, tant s'en faut. Ce n'est pas cependant que l'appétit ait manqué, ou que les bourses aient été vides, mais des bruits fâcheux se sont répandus, de mesquines personnalités ont été faites, les langues se sont trop agitées, les plumes ont piqué, on s'est amusé à couper les cheveux en quatre et le résultat fut que deux cent cinquante convives au plus se sont assis à une table dressée pour cinq cents couverts au moins. C'était froid.

On a parlé beaucoup, les uns bien, les autres mal, comme toujours ; les premiers s'occupant de la question du jour, les seconds ayant l'air de se souvenir trop des banalités et des excentricités de *hustings*, comme souvent. C'était médiocre.

On a comploté passionnément, un clan dénigrant l'autre, car malheureusement on ne peut plus le cacher maintenant, la discorde est entrée dans la société nationale. C'était mal.

On n'a pas réussi, cela se comprend ; quand on marche sur un terrain miné partout, on ne peut s'attendre à aller loin sans sauter ou s'enfoncer. Ceci est très malheureux.

L'association Saint-Jean-Baptiste a besoin d'un second Duvernay.

. L'existence de notre société nationale serait-elle donc destinée à ne pas dépasser la durée de la vie d'un homme ; après soixante et quelques années de vie, va-t-elle déjà entrer dans la période de déclin précurseur de la mort !

Ce n'est pas là cependant ce que rêvait le fondateur de la Saint-Jean-Baptiste.

En posant les assises de cette institution, Ludger Duvernay avait compris que ce qui manquait chez nous, c'était l'esprit d'entente, le lien de cohésion, et quand, dans la soirée du 24 juin 1834, les soixante convives réunis à la table de M. McDonald, levèrent leurs coupes pour boire "à la Patrie Canadienne," Duvernay disait : " Cette fête, dont le but est de cimenter l'union entre les Canadiens, ne sera pas sans fruit. Elle sera célébrée annuellement comme fête nationale, et ne pourra manquer de produire les plus beaux résultats."

D'après ce qui s'est passé cette année, n'ai-je pas raison de dire qu'il nous manque un second Duvernay, puisque l'esprit d'entente semble nous manquer autant en 1887 qu'en 1834.

. La colonie des Français de France vient de donner une preuve éclatante de sa vitalité et de l'union qui règne parmi ses membres.

On se figure généralement qu'il y a à Montréal au moins deux ou trois mille Français, c'est une erreur, nos cousins de l'autre côté de l'eau sont à peu près au nombre de quatre cents, mais malgré leur petit nombre, ils ont réussi à former une société modèle, sous le nom de l'Union Nationale Française.

Ainsi que cela se fait en toutes choses en France, leur premier soin a été de penser aux pauvres, et c'est ainsi qu'ils ont acheté un immeuble, situé au centre de la ville, qui sert de maison de refuge, où les Français sans ressources trouvent un abri jusqu'à ce qu'ils aient pu se suffire à eux-mêmes.

L'inauguration officielle de cette institution a été faite dernièrement, par M. Dubeil, consul général de France, et il est vraiment remarquable de constater combien l'idée de l'Union Nationale Française a été appréciée et encouragée.

En effet, en parcourant la liste des personnes présentes, je vois des noms qui prouvent qu'on se trouvait là en bonne compagnie : MM. les abbés Giband et Hamon, du séminaire de Saint-Sulpice ; les honorables MM. Mercier et McShane ; M. Schwob, vice-consul de France à Montréal, Faucher de Saint-Maurice, M. P. P. ; Lafontaine, M. P. P. ; E. Robidoux, M. P. P. ; Dr Leprohon, vice-consul d'Espagne ; vicomte de Bouthillier, vicomte de Labatte, vicomte de Quinmont, baron de LaPerrière, Leblond de Brumath, E. Bossière, C. Mariotti, vice-consul d'Italie, L. D. Rey, vice-consul de Suisse, etc.

Tous les discours prononcés à cette occasion ont été des plus sympathiques à l'œuvre nouvelle, mais je citerai quelques paroles de M. Faucher de Saint-Maurice qui expriment bien la note patriotique :

Point n'est besoin, dit-il, de vous assurer combien votre œuvre est sympathique à tous les Canadiens, tout ce qui est français nous est cher et tout ce qui vit à l'ombre de ces trois belles couleurs qui forment le drapeau de la France se confond dans l'amour que nous avons gardé à notre mère-patrie. Et ne croyez pas que nos protestations soient purement platoniques, car les exemples sont nombreux pour prouver que nous savons florer nos bras quand nous croyons qu'ils peuvent être utiles.

Plus d'un champ de bataille a été arrosé en 1870, non sans de quelques-uns de nos braves et hier encore une voix d'Orient nous apprenait la mort d'un enfant de notre sol, tombé au Tonkin, face à l'ennemi. Son lincoln a été le drapeau de la France !

Jean-Louis Renaud, qui vient de mourir à Sontay, était un fils de la vieille cité de Champlain, de ce rocher de Québec qui vit tant de fois l'ennemi fuir sous le feu de ses batteries. Il vivait heureux et sans souci quand le bruit des canons de la flotte du brave amiral Courbet, un glorieux mort lui aussi, le fit bondir d'enthousiasme.

Il partit et ne pouvant se réclamer de ce beau titre de Français dont nous sommes si fiers mais que de nécessités incontrôlables empêchent de reconnaître officiellement là-bas, il s'engagea dans la région étrangère. Brave comme un lion, on le voyait toujours aux postes les plus difficiles et il venait de faire poser sur sa tunique, ses galons de caporal, les plus durs à gagner, quand la mort vint le frapper.

Vous le voyez, messieurs, c'est la preuve de ce que j'avancé en disant combien nous aimons la France et je suis fier de pouvoir dire moi-même que le ruban rouge que j'ai l'honneur de porter à la boutonnière est une goutte de sang que j'ai versée pour la patrie.

Saluons donc la tombe de Jean-Louis Renaud, c'est celle d'un brave enfant de la Nouvelle France, mort pour la vieille patrie !

. Je vous ai parlé la semaine dernière de l'enlèvement d'une jeune comtesse cubaine, Melle Mercedes Campos, et je vous disais que toute cette affaire s'était passée de telle manière qu'on ne pouvait croire à quelque chose de vraiment sérieux.

Il paraît que c'est bien cela.

La comtesse divorcée avait arrangé elle-même tout le plan de cette farce, très mal jouée, et le temps n'est pas loin où elle s'apercevra que mieux vaut se conduire convenablement que de courir les aventures.

Le compère de la comtesse est, paraît-il, un monsieur de la Tour Garbœuf, qui me semble être un très habile citoyen plus amoureux des millions que de la réputation de sa belle.

Après avoir quitté le Bois de Boulogne, en faisant plus de bruit que de raison, et une mise en scène ridicule, les deux acteurs de ce mauvais roman se sont rendus directement en Angleterre, à Douvres, où ils ont essayé de se marier.

On leur a refusé une licence de mariage, en leur disant qu'un séjour de deux semaines au moins, en Angleterre, était nécessaire pour obtenir cette permission.

Qu'ils se marient ou non, cela nous inquiète fort peu, d'autant plus que leur mariage fut-il célébré par le premier évêque protestant, ne vaudra jamais plus que s'il avait été fait par Plume-patte, le perruquier des zouaves, mais si je vous parle encore de cette aventure, c'est pour conseiller à nos jeunes filles de se défier beaucoup des comtes ou barons d'aventure.

Car, l'histoire n'est pas finie, il paraît que le comte de la Tour Garbœuf est tout simplement désigné sur un acte de baptême sous le nom de Garbœuf, qu'il est le fils d'un pauvre huissier et qu'il a pour toute fortune dix mille piastres de.....dettes.

D'aucuns plaindront la jeune femme ; moi, pas.

. Bien que les fêtes du cinquantenaire royal ne vous aient pas empêché de dormir, on en a tant parlé et on a fait tant de choses étranges que je ne crois pas trop vous ennuyer en vous en disant encore quelques mots.

Je ramasse les perles éparpillées dans les journaux.

" Parmi les présents offerts à la Reine, figure un don de trois cent mille piastres, produit des souscriptions de trois millions d'Anglaises.

" Sa Majesté a accepté et a remercié gracieusement les donatrices."

Offrir de l'argent à plus riche que soi, est très inconvenant. En accepter de plus pauvre que soi est... royal.

Enfin ! les opinions sont libres, mais je trouve extraordinairement économes ces trois millions d'Anglaises qui reconnaissent les services que leur a rendus leur Reine depuis cinquante ans, en lui donnant chacune dix centimes ! ! !

C'est maigre, et je voudrais bien savoir si Sa Majesté daignerait accepter dix cents de la main d'une de ses sujettes.

Mais il paraît que quand la chaîne des dames atteint une certaine longueur, ce n'est plus du tout la même chose.

. A Windsor, la Reine a découvert une statue d'elle-même, don des citoyens de l'endroit."

Voilà une singulière opération !

Je savais jusqu'à présent que l'on n'invitait pas les gens à découvrir leur propre statue, pour cette bonne raison que règle générale, on n'élève de statues qu'aux morts.

Je n'ignorais pas cependant que les rois, les reines et... les Républiques ont droit à leurs statues durant leur existence, mais je ne vois pas quel plaisir on a cru faire à la Reine en l'invitant à déchirer le voile qui recouvrait le marbre ou le bronze représentant ses propres traits.

A qui a-t-on fait une surprise ?

A la Reine ? Allons donc ! elle savait bien qu'elle n'allait pas découvrir le groupe de l'Irlande pleurant sur ses enfants...

Je lis ailleurs que l'on a anobli les maires de York, Liverpool, Leeds, Sheffield, Bristol, Portsmouth, Salford, Windsor, Norwich et Newcastle.

Vous connaissez mon opinion sur ce genre de récompense, mais je constate avec plaisir que l'on n'a pas cru devoir s'en servir pour aucun canadien-français.

Etant tous gentilshommes nous n'avons pas besoin de cette savonnette à vilains.

** Chacun a célébré le Jubilé à sa manière.

Un journal de Dublin dit à ce sujet :

Pour l'Irlande, les cinquantes années qui viennent de s'écouler peuvent se résumer dans le tableau suivant :

Morts de faim.....	1,500,000
Expulsés.....	3,663,000
Expatriés.....	4,200,000
Emigrants morts de la fin.....	57,000
Emprisonnés.....	8,000
Massacrés dans les assemblées.....	3,000
Exécutés pour résistance.....	75
Morts dans les prisons.....	87
Journaux supprimés.....	12

A New-York, toute la démonstration s'est résumée en une messe chantée, pour le repos des âmes des Irlandais morts par suite des causes énumérées ci-dessus.

En nombre de villes le drapeau noir a flotté sur les édifices publics.

Je sais parfaitement que la Reine n'est pas responsable de tous les méfaits des gouvernements qui se sont succédés depuis cinquante ans, mais il est un fait certain, c'est que, pour être loquace, si on admet avec raison qu'elle ne peut être responsable du mal qui s'est fait dans les Etats britanniques pendant son règne, elle n'a eu non plus aucune influence sur les progrès qui se sont accomplis pendant le même laps de temps.

Et du reste, ceci a été si bien compris que, malgré tout ce qu'en ont dit certains journaux, la célébration de cette fête a eu un caractère de froideur que tout le monde a pu constater; et quand on vient nous dire que les deux cent cinquantes millions de sujets de Sa Majesté se sont réjouis ce jour-là, c'est vouloir nous faire croire que des vessies sont des lanternes.

Ceci soit dit tout en protestant de mon profond respect pour la Reine et pour la femme, mais pour rétablir les faits dans leur rigoureuse exactitude.

** Otho, roi de Bavière, est décidément fou à lier, fou comme son frère, le roi Louis, qui s'est noyé il y a quelques années dans un accès de folie.

A ce propos, un journal anglais de Montréal fait la réflexion suivante :

Quand donc le peuple bavarois apprendra-t-il à se dispenser d'un gouvernement héréditaire.

Diable ! pour un journal qui se flatte, de respecter les monarchies, c'est un peu risqué.

** En feuilletant une revue française, je trouve l'amusant sonnet suivant de M. Gabriel Monovon.

Cette petite poésie est faite avec beaucoup de goût et la pointe d'ironie n'est lancée qu'à la fois avec grande habileté.

PROMÉTHÉE ET LE VAUTOUR.

De ses cris Prométhée emplissait le Caucase,
Et l'éternel Vautour, à sa proie acharné,
Plongeant son bec vorace ainsi que dans un vase,
Buvait le sang au flanc du pâle condamné.

Le roc entier tremblait, de son faite à sa base,
Sous l'effort convulsif du Titau enchaîné,
Quand tout à coup l'oiseau que la fureur embrase
Releva vers le ciel son long cou décharné.

Et le Vautour cria d'une voix lamentable :
— Entendrai-je toujours cet être insupportable
Eternellement geindre et poser en martyr ?

Pense-t-il ici-bas être seul à pâtir,
Et croit-il que ce soit un grand sujet de joie
De ne manger depuis six mille ans qu'un foie !

La mythologie a fait son temps ; après avoir ridiculisé les dieux de l'Olympe on n'épargne même plus leurs victimes.

LÉON LEDIEU.

QU'IMPORTE !

Qu'importe le soleil montant à l'horizon,
Et les mille parfums qui saturent l'espace ?
Qu'importe le ciel bleu, la mer, le frais gazon,
Et les chants dans les bois et la voile qui passe ?

Pour moi dans le ciel bleu le soleil est bien mort,
Et les parfums ailés demeurent sans arôme.
Les nids n'ont plus de voix et mon amour s'endort,
Bercé lugubrement par la main d'un fantôme.

Un suaire implacable obscurcit tout mon ciel,
Et je sens sur mon front le souffle de la tombe.
Mon cœur—lassé de tout—au désert est pareil,
Et sur mes jours ternis je sens que le soir tombe.

L'idéal en mon âme, où le doute combat,
Agonise et se meurt : ange aux ailes brisées,
Il tombe sans espoir en malheureux soldat,
Il s'affaisse pareil aux colombes blessées.

C'est que les flots amers d'un morne désespoir,
Ont laissé jusqu'à moi monter leur voix stidente,
C'est que j'ai vu sombrer et finir sans espoir
Le rêve bienfaisant de ma jeunesse ardente.

Comme l'arbre des monts je vibre au moindre vent
Qui me vient de la tombe ou monte de la plaine.
S'il souffie, moi de même et plus que lui, souvent,
Car de folles douleurs je sens mon âme pleine.

L'arbre blessé revit tant que le cœur est sain,
Tant qu'il n'a pas perdu sa sève par l'entaille.
L'homme se sent mourir dès qu'il porte en son sein,
Le dard de la douleur, ennemi qui l'assaille.

Triste, le cœur brisé, l'homme va son chemin,
Se prenant à douter des affections saintes.
Puis il voudrait mourir... pas aujourd'hui... demain,
Et demain qui se lève a vu naître ses craintes.

Et le temps coule ainsi sans apporter au cœur,
Le cordial béni qui calme les blessures.
Et l'homme va, saignant sous le rire moqueur
De l'idéal brisé qui cause ses tortures.

Il marche jusqu'à l'heure où le voile du temps,
Se déchire à ses yeux en lui montrant l'espace,
L'espace radieux où règne un beau printemps,
Où le passé n'est plus que l'ombre qui s'efface.

Terre mystérieuse où l'oubli de nos maux
Se puise dans la coupe aux ivresses profondes,
Asiles inconnus au delà des tombeaux,
Sejour d'enchantement par-delà tous les moudes.

Qu'importe le soleil montant à l'horizon,
Et les mille parfums qui saturent l'espace !

Pour moi, dans le ciel bleu le soleil est bien mort
Et mon amour s'endort,
Bercé lugubrement par la main d'un fantôme.

Ch. A. Gauvreau

Isle Verte, 1887.

NOS GRAVURES

DR H. J. MARTIN, M.P.P.

HENRI Josué Martin, troisième fils de feu Edouard Martin, autrefois marchand de Rimouski, et de Catherine Lepage.

Né à Rimouski, le 12 mars 1843. A fait ses études médicales à l'Université Laval, où il obtint son diplôme de docteur en médecine, en 1868.

Aussitôt reçu médecin, M. Martin s'est fixé à Carleton, dans le comté de Bonaventure.

Marié le 1er septembre 1869, avec Mlle Emilie Jeanne Verge, fille de feu Joseph Nelson Verge, autrefois agent des terres de la Couronne, pour le comté de Bonaventure, et de Emilie Marie LaBillois. Le grand père maternel de M. Martin était chirurgien dans l'armée française.

Membre du bureau des examinateurs du comté de Bonaventure, membre du conseil d'agriculture depuis 1883, président des écoles de Carleton depuis nombre d'années.

Elu député le 31 octobre 1882, et réélu aux dernières élections générales.

M. Martin est conservateur.

HONORABLE EDWARD BLAKE, M.P.

Ce n'est pas une biographie de l'honorable M. Blake que nous avons la prétention de donner ; une appréciation de sa carrière politique encore moins, mais simplement des dates qui

pourront au besoin servir de points de repère.

Edward Blake est fils de feu l'hon. William Hume Blake, député et solliciteur-général dans le cabinet Lafontaine-Baldwin. Né dans le township d'Adélaïde, Ont., le 13 octobre 1833. Marié avec Mlle Margaret Cronyn, fille de l'évêque protestant de Huron. Reçu avocat en 1856. C.R. en 1864.

Elu député en 1867, et choisi comme chef du parti libéral d'Ontario en 1868. Chef du gouvernement d'Ontario en 1871. Réélu député pour le comté de South Bruce en 1872, 1874, 1875, 1879, 1882, 1886.

A fait parti du cabinet Mackenzie en 1873. Ministre de la Justice en 1875. Président du Conseil en 1876.

Nommé chef du parti libéral du Canada en 1880.

L'honorable M. Blake a été forcé d'abandonner la direction de son parti à cause de sa mauvaise santé, et a pour successeur l'hon. Wilfrid Laurier.

LE PORT DE MONTRÉAL

Tous les navires mouillés dans le port de Montréal, le jour de la célébration du jubilé royal, étaient parvoisés de milliers de drapeaux, et ce tableau, très original et très important, a été reproduit avec beaucoup de talent par notre artiste.

LES CANADIENS DES ETATS-UNIS



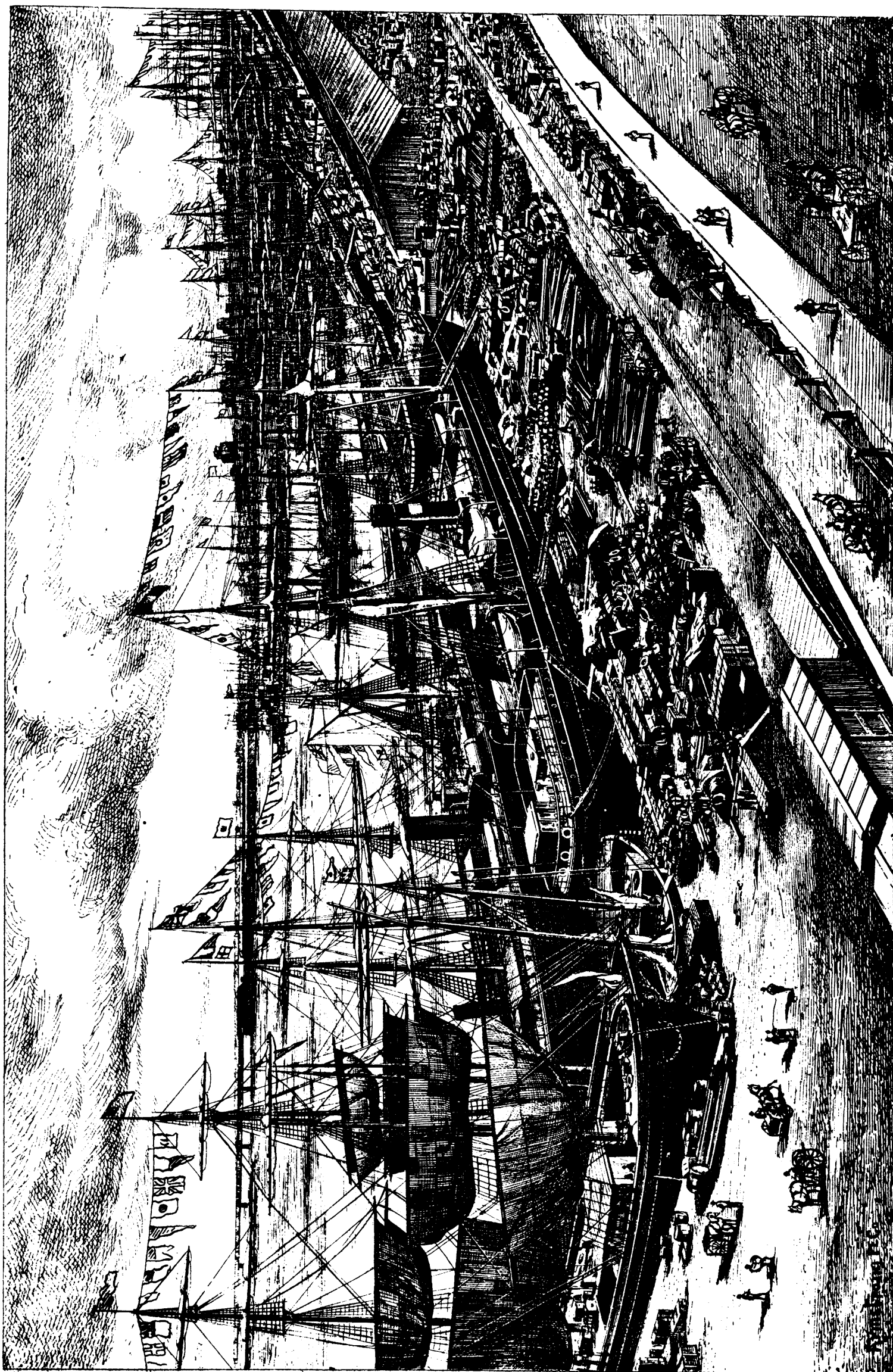
DR J. H. LAROQUE

JOSEPH Henri LaRoque naquit à l'Acadie, P. Q., le 3 décembre 1848. Après avoir fréquenté l'école du village, son père, le Dr. B. LaRoque, aujourd'hui de St-Jean, P. Q., l'envoya faire son cours classique au collège St-Sulpice, à Montréal.

Le 12 mai 1868, il fut admis à l'étude de la médecine et, en mars 1868, l'Université médicale Victoria, de Montréal, lui conféra le degré de M. D.

Après quelques mois de repos, dans sa paroisse natale, le docteur alla s'établir à Webster, Mass., où il exerça sa profession avec succès, pendant près d'un an. Il revint ensuite à St-Jean, P. Q., pour prendre la direction d'une pharmacie et se livrer, en même temps, à l'exercice de sa profession. C'est là qu'il épousa, quelque temps après, Mlle Albina Marchand, fille de Frs. Henri Marchand, Protonotaire du district d'Iberville.

Après le grand incendie de 1876, qui dévasta toute la partie commerciale de la petite ville de St-Jean, le docteur résolut de se diriger de nouveau vers les Etats-Unis, et, en mars 1878, il vint se fixer à Plattsburgh. Il ne tarda pas à s'acquérir l'estime de ses concitoyens et à figurer au premier rang dans sa profession. Il est aujourd'hui Vice-Président de la société médicale du comté de Clinton ; membre du corps des conseillers du village de Plattsburgh, et sous l'administration démocratique actuelle, il fait partie du Bureau des examinateurs pour le département des Pensions,



MONTREAL. — VUE DE LA PARTIE OUEST DU PORT DE MONTRÉAL LE JOUR DE LA CÉLÉBRATION DU CINQUANTÈME. RE. E. LA REINE VICTORIA

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

I

DE L'EST A L'OUEST DU LAC ABBITIBI

Un ermitage.—Départ par un gros temps.—La cargaison.—L'ordonnance épiscopale.—Le plus pittoresque des lacs.—Les féeries d'un soleil couchant.—Le plaisir de la pêche.—Une traversée émouvante.—Des émotions bien naturelles.—Un bout de morale.—La Saint-Jean-Baptiste.—Sur les traces d'Iberville.

Nous sommes à l'ancre, arrêtés par le vent, à l'extrémité nord-ouest du lac Abbitibi, et je profite de ce loisir forcé pour vous écrire. Notre tente est dressée, près des eaux, sur la lisière de la forêt, dans une véritable niche de sapins; nous reposons assis mollement sur un tapis de branches odoriférantes. Au bout d'une avenue que je pourrais dire royale, nous apercevons la tente de nos compagnons, et, un peu plus loin, à travers le feuillage, une colonne de fumée bleuâtre qui s'élève du campement de nos sauvages, les quels, autour du brasier, fument la pipe, silencieux, de temps en temps interrogeant l'horizon, ressemblent aux sorciers des incantations de Morvan. Les vagues déferlent avec fracas sur les cailloux du rivage, les vents gémissent dans le sommet des grandes épinettes, les feuilles des trembles s'agitent avec un bruissement un frissonnant; je ne sais quel oiseau gazouille autour de nous et mêle aux accords de ces puissantes harmonies la musique de sa voix limpide. Parmi nous les uns dorment, le Père Né-

delec travaille à ses registres, le Père Paradis met une dernière main à ses croquis, Monseigneur lit, je vous écris sur le couvercle d'un coffre, enfin nous menons la vie des cénobites dans le désert. Depuis quatre jours, à Abbitibi, il faisait une chaleur écrasante; le thermomètre a marqué jusqu'à 32 degrés centigrades. Ce matin, tout à coup, il a soufflé un fort vent du nord, et l'alcool a baissé à sept degrés. L'eau est tiède, l'air est froid. Cet abaissement subit de température a déterminé à la surface du lac une ascension considérable de vapeurs, et nous avons sous les yeux, en pleine opération, ces vastes suçoirs par lesquels les nuages se chargent de ces eaux bien-faisantes qu'ils vont répandre sur vos têtes à Pembroke. Quelqu'un d'entre nous monte dans un arbre pour avoir, par dessus les broussailles de la grève, le spectacle du lac en émoi.

—Que voyez-vous ?

—Je vois les vagues comme des furies courir en bondissant. *Montes, exultastis sicut arietes et colles sicut agni ovium.* Je vois les brumes emportées par le vent comme les tourbillons de neige, l'hiver, quand il le poudre bien fort. Je vois, lorsque le voile de vapeur se déchire, surgir du fond des eaux des files nombreuses avec des formes indé-

Pour un moment, on se croirait transporté, par une journée de tempêtes, sur les bords du Saint-Laurent.

* * *

Nous sommes partis de la mission, le 23 juin, à neuf heures, par une pluie battante, ce qui n'a pas empêché tout le peuple d'Abbitibi de se rendre sur le quai, pour recevoir une dernière bénédiction de Sa Grandeur et pour lui donner, selon la mode sauvage, une poignée de mains en disant : "Koué, Koué, bonjour, bonjour." Le tonnerre gronde dans la nue, et la mousqueterie gronde sur la rive. La mer est trop grosse pour permettre aux canots de moyenne dimension de nous faire escorte, comme on se l'était proposé; seul le *Mattawa* de Pédélie (Frédéric) nous accompagne jusqu'à trois milles, monté qu'il est par douze vigoureux rameurs. Les deux canots côte à côte dansent sur la houle, vous diriez les hommes du Nord, ces fiers Normands, nos ancêtres, qui descendaient vers les falaises de l'Armorique sur leurs chevaux de mer, au milieu des brouillards et des orages.

Nous avons échangé notre esquif pour un autre plus profond et plus long; il a six brasses, il est plus roulant sur sa base mais aussi plus rapide.



HAUT-CANADA.—Vue du lac Abbitibi; d'après une photographie envoyée par Mgr Lorrain.

C'est une nouvelle faveur que nous devons à l'obligeance de M. Henderson. Deux de nos hommes s'en sont retournés à Témiscamingue, *Wabekijik* et *Massinekijik*; ils ont été remplacés par quatre Abbitibains: Pannansuos (François Poadji, Long Andrew, George Pacha et Pien (Pierre) Katchitchi. De plus, le R. P. Nédelec s'est joint à la compagnie, ce qui porte l'équipage à sept matelots et six passagers. Notre bagage est considérable: quatre tentes, trois paquets de couvertures, une chapelle, une batterie de cuisine, deux poches de pain, un demi-quart de lard, une demi-poche de farine de blé, de la farine d'avoine, du beurre, une dizaine de valises, grandes et petites; tout cela, avec treize hommes, est renfermé dans les flancs d'un bâtiment en écorce!

* * *

Monseigneur s'est déclaré très satisfait de ce qu'il a vu à Abbitibi, il se trouve amplement dédommagé des fatigues qu'il a dû supporter pour parvenir jusqu'ici. Dans son ordonnance épiscopale, après avoir constaté avec bonheur la prospérité de la mission, l'état convenable du temple, le nombre et la propreté des ornements, et surtout l'absence de toute dette, il ajoute :

"Voilà la preuve vivante de la générosité et du bon esprit des sauvages qui, ne pouvant donner de l'argent pour faire ces travaux et ces améliorations, ont fourni volontiers le travail de leurs bras.

"Durant toute la visite, les sauvages se sont montrés d'une grande ponctualité à suivre les exercices, et d'une grande piété dans leur maintien à l'église. Ceci fait l'éloge du zèle et du dévouement des RR. PP. Oblats qui sont chargés de cette mission depuis 1844, ainsi que de nombre d'autres dans le haut de l'Ottawa et par delà la hauteur des terres. En particulier, nous y voyons le fruit des travaux et des sacrifices du Révd. P. Nédelec, qui, depuis seize ans, visite tous les étés ces sauvages d'Abbitibi, de même que ceux d'Albany, à quatre cents milles plus au nord sur la baie d'Hudson.

"Nous demandons à Dieu, de tout notre cœur, de continuer à bénir les travaux et les sueurs de ces bons missionnaires, et de conserver aux pauvres sauvages leur foi et leur amour de la religion."

* * *

Pendant que je m'amuse à vous raconter mes histoires, le canot a filé, la pluie a cessé, le ciel

bleu a reparu, nous avons pris notre dîner sous les cèdres et nous continuons notre route à travers les détroits, les vastes nappes d'eau et les enchantements du lac Abbitibi nous paraît le plus beau entre cette multitude de beaux lacs que nous avons traversés. On ne soupçonne pas, dans notre civilisation, que Dieu ait créé pour les yeux de telles merveilles, dans ces régions septentrionales, là où il n'erre qu'un peuple sauvage pour les admirer. *Mirabilis Deus in operibus manuum suarum.* "Le Seigneur est admirable dans ses œuvres." Ces sauvages, comme nous, sont l'ouvrage de son amour, il les traite

en enfants gâtés. Ici la main de l'homme n'a pas élevé les monuments de son art, toujours impuissant par quelque endroit: la main de Dieu a semé les prodiges et les hardiesses de sa puissance créatrice.

Le lac Abbitibi a le pittoresque du Témiscamingue, les coquetteries du lac des Îles et le grandiose de l'*Otogami*. Les lignes de l'horizon s'effacent dans un lointain incertain, les côtes paraissent de niveau avec la surface des ondes, un peu en arrière s'élèvent en gradins des collines bleuâtres, et au-dessus vous apercevez çà et là ces pics isolés qui torment dans le fond du tableau comme une dentelle en dent de scie. Cette nappe d'eau, aux larges horizons, rappelle la grandeur et la majesté de la mer, mais d'une mer encadrée de variétés, parsemée de corbeilles de verdure, de goëlettes avec leurs mâts élançés, de châteaux forts flanqués de tourelles, enfin d'îles tantôt jetées éparses avec caprice, tantôt rangées dans un ordre symétrique, s'enchaînant comme les grains d'un immense chapelet.

Faites descendre sur ce tableau les féeries d'un soleil à son déclin, et le crayon enthousiasmé du R. P. Paradis n'aura pas de repos. Il ne peut suffire à prendre au vol les différentes scènes du panorama qui se déroule sous nos yeux comme

une toile de théâtre. L'astre de feu est caché derrière la voile sombre d'un épais nuage ; de tous côtés jaillissent des traits de lumière qui, d'un centre commun, s'épanouissent en cercle, comme dans les tableaux de nos églises, les rayons d'une gloire. L'azur du firmament s'harmonise avec les légers nuages qui flottent dans l'espace semblables à des flocons de laine moelleux, ici blancs comme neige, là trempés dans la pourpre, plus loin couleur de rose et d'orange : ce sont des franges d'or, des écrins de rubis, des voiles transparents, des mousselines diaphanes, des éponges imprégnées d'aurore, des bouffées de fumée tourbillonnantes qui s'élèvent d'encensoirs d'argent, des toiles magiques où un pinceau aux mille couleurs a tracé, sur un fond diapré, les nuances de l'arc-en-ciel. *Cæli enarrant gloriam Dei!* "Les cieux racontent la gloire de Dieu." Ainsi la Divinité, cachée à nos regards mortels, laisse paraître, dans la création, des reflets de ses immortelles beautés.

.

Nous couchons sur les bords d'un détroit où Monseigneur, malgré les attaques furibondes d'engagés maringois, tire du lac pour notre souper deux poissons.

Il faut savoir que Monseigneur est un grand pêcheur et qu'il ne perd pas une occasion de jeter sa ligne à l'eau. Certes, c'est là un amusement qui, dans sa signification mystique, convient très bien à un successeur des apôtres. L'Écriture sainte ne nous représente-t-elle pas, à plusieurs reprises, saint Pierre et saint-Jean jetant leurs filets dans les eaux de Génézareth ? Jésus dit à Pierre : "Dorénavant tu seras pêcheur d'hommes."

.

Ce matin nous partons à cinq heures. Le vent souffle de l'avant, fort, régulier. Le spectacle est vraiment saisissant ; le lac est sombre ; de grosses vagues d'au moins cinq pieds de hauteur se suivent à perte de vue, en renversant leur sommet blanchissant : vous diriez une armée de chevaux blancs, au galop, agitant leurs crinières. La masse énorme est en mouvement, et vous vous sentez balancés sur le sein de la plaine ondulante. Le canot monte sur le dos mouvant de la houle, et pour un instant il s'y arrête, suspendu ; puis, le terrain manquant sous lui, il descend dans des caves, et navigue comme au fond d'un étroit vallon entre deux collines liquides. La proue de l'esquif frappe du nez les ondes qui viennent menaçantes à sa rencontre, et l'eau en étincelles humides jaillit par dessus bord. Respirez si vous le pouvez. Il est beau de voir Okouchin, avec son œil d'aigle, debout à l'avant du canot, son grand aviron à la main, prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers ; au milieu du silence solennel il dit un mot sec et bref, et les avirons se modèrent, nous glissons doucement jusqu'au fond de l'abîme ; il prononce un autre monosyllabe, et tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, travaillent dru et fort, nous remontons au sommet de la vague. Okouchin a la conscience de sa position, il sait qu'il a treize vies entre les mains. Ne crains rien, pilote, tu portes César et sa fortune !

Cependant César paraît sérieux, sa figure s'allonge, ses doigts crispés serrent la barre du canot, et son regard fixe s'étend sur le lac en courroux. Je ne veux pas dire que Monseigneur ait peur. Non, au contraire, pour un voyageur qui n'a pas l'habitude de la navigation en canot d'écorce, il est très résolu, très décidé. Quand le guide a dit : "En avant, il n'y a pas de danger," il est le premier à mettre le pied à bord. Comme de juste, lorsque le vent souffle trop fort, ou que les rapides bouillonnent et s'agitent plus qu'il ne convient, je crois qu'il éprouve certaines émotions que sa volonté ne réussit pas toujours à refouler au fond du cœur. Le soldat, pour être brave, n'en connaît pas moins le péril ; mais le devoir parle-t-il, il sait le mépriser. "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire," a dit le grand Corneille.

Le vent souffle avec trop de violence pour nous permettre de doubler une pointe longue de trois milles, nous la coupons par deux portages. Le premier nous transporte dans un petit lac aux eaux limpides comme le cristal, sur les bords du-

quel nous prenons notre déjeuner, au pied de longs pins ; l'autre nous conduit sur cette plage battue par la tempête. Le Père Nédélec prend plaisir à nous faire la morale :

—Soyez patients, messieurs, ce n'est pas le dernier désappointement que vous rencontrerez. Dans ce pays-ci, en voyage, il n'y a pas moyen de prévoir quoi que ce soit, une journée d'avance. Il faut savoir se conformer aux circonstances de temps et de lieu. Dans tous les cas, nous ferons pour le mieux.

.

Aujourd'hui, à Montréal, vous fêtez saint Jean-Baptiste ; nous, je puis dire que nous l'imitons. Comme lui, nous vivons dans la solitude, et nous sommes la voix qui crie dans le désert à toutes ces peuplades : "Préparez les voies du Seigneur." Il va se faire ce jour-là une grande dépense d'éloquence. Si j'avais un discours à prononcer, je commencerais par ces paroles d'un citoyen de l'Assomption, qui disait : "Messieurs, c'est une noble idée que d'être Canadien-Français." Puis, au lieu de parler, selon la vieille coutume, du canon grondant à Carillon, de Montcalm tombant sur les plaines d'Abraham enveloppé dans les plis de son drapeau, de Salaberry, le Léonidas canadien, tous sujets rebattus, je m'écrierais :

"Canadiens, rappelez-vous cette expédition glorieuse à la Baie d'Hudson, exécutée, en 1585, par une centaine de soldats, Français et Canadiens, conduits par le chevalier de Troyes. Sous ses ordres commandaient trois frères qui ont laissé leurs noms gravés aux pages de l'histoire : de Sainte-Hélène, de Maricourt et l'immortel d'Iberville. D'Iberville allait, pour la première fois, faire connaissance avec un pays qu'il devait étonner plus tard de ses hardis exploits, et parcourir si souvent en vainqueur. Ils partent de Montréal au cœur de l'hiver, la raquette au pied, traînant à leur dos sur des tobaganes leurs armes et leurs provisions. Arrivés à Mattawa, ils attendent la débâcle, construisent des canots, et, sur une flottille en écorce, il remontent l'Ottawa pour descendre ensuite, comme nous le faisons aujourd'hui, la rivière Abbitibi jusqu'à la baie du Nord. Tombant à l'improviste sur le Fort de Moose, ils s'en emparent sans coup férir. Successivement, ils mettent à la voile pour le fort Rupert, puis pour le fort Albany ; ils prennent d'assaut ces deux postes, font la garnison prisonnière et se trouvent en possession d'un immense butin en pelleteries de toutes sortes.

"Aujourd'hui, après deux cents ans, suivant la même route, poursuivant des conquêtes non moins nobles, nous rallumons sur les grèves désertes le feu de leur campement, nous réveillons le bruit de leurs pas endormies sous les feuilles des forêts, et nous évoquons du tombeau de l'oubli le souvenir de leur hardiesse, de leur bravoure et de leur patriotisme."

P. S.—25 juin.—Il est neuf heures du matin. Nous partons dans cinq minutes. Nous avons passé ici vingt-quatre heures sous la tente. Cette nuit le vent a diminué sans pourtant tomber tout à fait, la traversée est de cinq milles, et le lac moutonne promet de nouvelles émotions à ceux qui ne sont pas passés maîtres dans l'art nautique.

(A suivre)

LE PORTRAIT

HISTOIRE PAR LETTRES

I

MADAME Juliette Fuss, née de Gilly, a la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver en la personne de son époux, monsieur Jean Fuss, décédé le 21 mars 1886.

II

A MADAME X....

Ma chère amie,—Toi qui connais tant d'artistes, ne pourrais-tu m'indiquer quelque peintre, capable de faire un portrait ressemblant ? Merci d'avance.

Avril 1886.

JULIETTE FUSS.

III

A M. LÉON DURAND, ARTISTE-PEINTRE

Monsieur,—J'apprécie beaucoup votre talent. Aussi,

dans le malheur qui me frappe, est-ce à vous que je m'adresse de préférence. Voici ce dont il s'agit : Je désirerais avoir le portrait de feu mon mari. Voulez-vous vous charger de cette commande. Si vous acceptez, comme je l'espère, soyez assez bon pour venir me voir. Nous nous entendrons plus facilement de vive voix au sujet de certains détails.

Mai 1886.

VEUVE JULIETTE FUSS.

IV

AU MÊME

Cher monsieur,—Je vous envoie la photographie de mon mari. D'après elle, vous pourrez commencer votre tableau. Seulement, n'oubliez pas qu'elle laisse à désirer au point de vue de la ressemblance. M. Fuss était beaucoup mieux que cela. Il avait le nez moins fort et l'air plus jeune. Je compte recevoir bientôt votre visite ; vous me donnerez des nouvelles de votre travail.

Juin 1886.

JULIETTE FUSS.

V

AU MÊME

Cher monsieur et ami,—Je suis encore à me demander comment j'ai pu oublier un détail aussi important. Sachez que les yeux de M. Fuss étaient bleus, d'un bleu très clair ; quant à son regard, il n'avait pas d'expression bien particulière. Si vous aviez encore besoin de quelques renseignements, venez me trouver. J'ai toujours un vif plaisir à causer avec vous.

Juillet 1886.

JULIETTE FUSS.

VI

AU MÊME

Cher ami,—Merci de l'empressement que vous avez mis à terminer le portrait. "Encore quelques retouches, me dites-vous, et tout sera fini." Dès que j'ai appris cette bonne nouvelle, je suis allée commander le cadre. J'ai choisi quelque chose de sobre, ainsi qu'il convenait. A bientôt, n'est-ce pas ? Au milieu de la solitude où je vis, vos visites me sont une très douce distraction.

Août 1886.

JULIETTE.

VII

AU MÊME

Mon cher ami,—Demain, je me rendrai à votre atelier, afin de voir le portrait achevé. Je suis certaine qu'il me satisfera. Dans deux ou trois jours, le cadre commandé sera prêt. A demain.

Septembre 1886.

JULIETTE.

VIII

AU MÊME

Cher Léon,—J'aime mieux vous l'avouer très franchement : votre tableau ne m'enchanté pas le moins du monde. Il est affreux ! La ressemblance est très exacte, cependant. J'ai immédiatement reconnu M. Fuss. C'était bien son visage sérieux, son air sévère. Et, néanmoins, c'est affreux, je le répète. Je me résoudrai difficilement à avoir constamment sous les yeux cette horreur. J'espère que votre amour propre d'artiste ne se froissera pas de cet aveu, et que vous me pardonniez ma franchise. N'oubliez pas que je vous attends ce soir, à l'heure du dîner.

Octobre 1886.

VOTRE JULIETTE.

IX

AU MÊME

Mon cher Léon,—Ce que nous allons faire du portrait ? je n'en sais, ma foi, rien. Tu comprends que je ne désire guère l'avoir chez moi. Patiente encore quelques jours, et garde-le à ton atelier, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une solution. Je vais essayer de m'en débarrasser.

Novembre 1886.

Ta JULIETTE.

X

A MADAME EULALIE FUSS.

Ma chère tante,—Je sais l'attachement que vous avez toujours eu pour feu mon mari. Aussi je me fais un devoir de vous offrir le portrait du regretté défunt. C'est l'œuvre de M. Léon Durand, un jeune peintre de beaucoup de talent. Acceptez ce souvenir ; vous me ferez plaisir. Votre nièce dévouée.

Décembre 1886.

JULIETTE FUSS.

XI

Madame veuve Juliette Fuss, née de Gilly, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur Léon Durand, artiste-peintre.

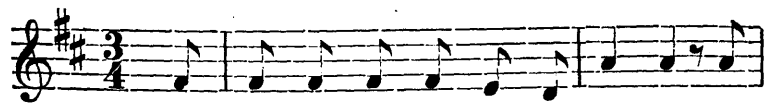
Avril 1887.

CARLOS.

Un arbre patriotique.—C'est de Metz que nous vient cette nouvelle. Pendant deux nuits de suite un drapeau tricolore a été arboré sur un arbre abri ant la statue du maréchal Ney. Deux fois le drapeau a été enlevé. Deux fois il a été remis. Cent marks de récompense ont été promis à qui ferait connaître ce compatriote. Un anonyme a envoyé à la police le nom d'un habitant. La police s'est rendue chez lui. L'habitant était paralytique. Furieuse d'avoir été bernée, elle fait abattre l'arbre. Le lendemain sur le tronc était cloué un écriteau avec cette inscription :

MORT POUR LA PATRIE !

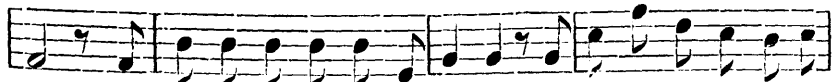
AH ! S'IL SAVAIT



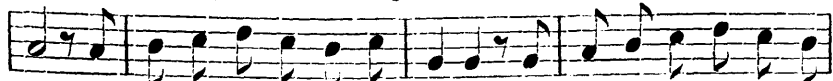
De sa froi - deur quelle est la cau - se, Se -



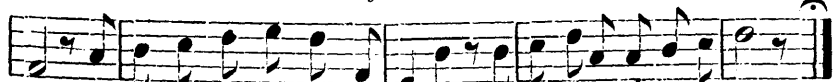
rait - ce ma ti - mi - di - té ? Je veux lui par - ler mais je n'o - se, l'ant mon cœur soupire agi -



té ; Le sien pour moi tou - chant pro - blè - me, offre un vif et tendre in - té -



rêt : Ah ! S'il sa - vait com - bien je l'ai - me, J'en suis cer - taine il m'ai - me -



rait, Ah ! S'il sa - vait com - bien je l'ai - me, J'en suis certaine il m'ai - me - rait.

Entre nous ni verroux ni grilles,
Sans savoir pourquoi ni comment,
Par le rapport de nos familles,
Nous nous voyons à tout moment.
Mais pour son cœur, oh ! peine extrême,
Ma compagnie est sans attrait.
Ah ! s'il savait, etc.

On croit toujours ce qu'on désire.
Son cœur, d'après mon sentiment,
Est encore, si je puis le dire,
Libre de tout engagement.
De son front la fierté suprême
Eveille en moi comme un regret.
Ah ! s'il savait, etc.

L'autre soir, au bal chez sa mère,
Vers la miennne, il dût s'avancer,
J'espérais, trompeuse chimère,
Qu'il m'allait prier à danser ;
Il n'en fit rien et resta même
Sourd à mon désespoir secret.
Ah ! s'il savait, etc.

Je souhaite et je crains sa présence
Car, s'il m'approche, il n'est pas gai,
Malgré sa froide indifférence,
Entre tous, je l'ai distingué.
Sous la pourpre et le diadème
En rêve, je vois son portrait.
Ah ! s'il savait, etc.

CHOSSES ET AUTRES

—Un bateau qui traversait le Danube avec deux cent cinquante pèlerins a sombré dans une tempête. Quelques personnes seulement ont réussi à se sauver.

—Il y a cinquante ans, il y avait dans la Jamaïque 633 plantations à sucre bien cultivées. Aujourd'hui il n'y en a plus que 189, dont les propriétaires seraient heureux de vendre à prix réduit. On attribue cette dépression à la concurrence du sucre de betteraves.

—A l'avenir, chaque division allemande amènera en campagne une voiture d'éclairage. Ces voitures se composent d'une machine à vapeur, d'une machine électrique et d'un réflecteur. Elles sont destinées à éclairer le terrain de façon à rendre toute surprise impossible.

—La statistique est une bien belle chose. Un original vient de calculer que l'ensemble de la houille extraite en France et en Angleterre pendant les trente dernières années, suffirait pour établir autour de la terre un mur de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur sur autant d'épaisseur.

—Le suicide est contagieux. Voilà les bêtes qui imitent les hommes. Un journal du Maine raconte qu'un vieux cheval de 30 ans ayant été donné par son maître à des jeunes garçons, fut tellement maltraité par ses nouveaux propriétaires, qu'un bon jour on l'aperçut au loin dans la rivière, se tenant la tête sous l'eau jusqu'à la mort.

—Une jeune enfant, de l'âge de huit ans, s'était fait une muénonique particulière pour se rappeler le nom des figures d'un jeu de cartes. Un de ses parents voulut un jour voir si, parmi les rois, il rencontrerait sur le champ celui qu'on peut appeler le roi de France. "Le voilà, répondit-il aussitôt, le roi de France c'est le roi de cœur." L'à-propos était heureux, et l'enfant avait rencontré juste.

—Il y a longtemps que les forgerons passent pour être de grands mangeurs. On avait cru jusqu'ici que leur rude besogne était la cause de leur puissant appétit, mais ce n'est pas cela. On affirme que le meilleur tonique du monde, c'est de respirer à plein poumon l'odeur qui s'éleve du sabot d'un cheval quand le forgeron le ferre. Les personnes qui n'ont pas d'appétit feront bien de prendre note de cette découverte.

—Il est vrai que l'on ne parle presque plus de guerre—pour le moment—mais chaque puissance augmente la marine de guerre. Il est donc intéressant de connaître le nombre des bateaux torpillés existant en voie de construction dans les principales puissances: La

Russie en possède 175; l'Angleterre, 158; la France, 123; l'Italie, 91; l'Allemagne, 62; l'Autriche, 54; la Grèce, 26; la Hollande, 23; le Danemark, 22; la Chine, 20; la Turquie, 19; la Suède, 15; l'Espagne, 12; le Brésil, 11; le Chili, 9; la Norvège et le Japon, 7; la République Argentine, 6; le Portugal, 5. Total : 827.

—Le progrès de la science et de la civilisation : Il y a trente ans, en 1856, un canon du plus gros calibre coûtait 2,800 francs; son chargement ne revenait qu'à 14 francs. Actuellement, les plus grosses pièces d'artillerie, les canons de 110 tonnes, se payent 487,500 francs, et chaque coup qu'on tire, occasionne une dépense de 4,675 francs. Nous payons donc aujourd'hui, pour tirer un coup de canon, le double environ de ce que coûtait autrefois un canon entier. Et ça n'est pas fini.

—La banque de France a dans ses coffres-forts \$465,000,000. Le trésor des Etats-Unis contient en ce moment tant en or qu'en argent \$350,000,000. La banque d'Allemagne vient ensuite avec \$180,000,000. Et la banque d'Angleterre vient en quatrième rang avec \$120,000,000. La banque de France a donc à elle seule en réserve un tiers de plus que les banques d'Allemagne et d'Angleterre réunies.

HENRY SCHMITH
19, RUE LEON XIII
Confection de CHEMISES par un tailleur pratique
Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

AUX ANNONCEURS
Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !
Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

Loterie Nationale!
Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois
\$60,000
SERONT TIRÉS LE
20 JUILLET prochain
COUT DU BILLET :
PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25
Demandez le Catalogue des prix
S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.
No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

ON NE PEUT SE
Dissimuler le fait
Il faut visiter le bel assortiment de Verres, Poteries, Porcelaines, Argenterie, Coutellerie de la célèbre maison
L. DENEAU
Pour se convaincre que c'est la seule place où on achète véritablement beau et à bon marché.
L. Deneau
2023, NOTRE-DAME
3e porte du Carré Chaboillez
(TÉLÉPHONE 273)

Etablie en 1870.
Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Collofortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.
HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-101
(BATISSES DESSŒURS) MONTREAL

N. E. Hamilton & Cie,
1888 ET 1890, NOTRE-DAME
Nous venons de recevoir une grande quantité d'Etoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.
SOIES ET SATINS
De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Etoffes à Robes.
Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.
N. E. Hamilton & Cie,
(BLOCK GLENORA)
Agents demandés
465) Pépinière Fonthill (acres)
LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU CENTRAL : TORONTO, ONT.
CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.
Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.
J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

INDUSTRIE LAITIÈRE
M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.
Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraichir d'un verre de lait, de crème, rafraichissements assortis, pâtisseries et fruits.
Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.
J. A. GIARD,
44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

30 DAYS TRIAL
DR. DYE'S
VOLTAIC BELT
BEFORE — AND — AFTER
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE RESULTING FROM ARTERIES AND OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 272.—DEVINETTE.

7777—5555—3333—1111. Prendre cinq de ces chiffres, ni plus ni moins, les additionner pour former vingt.

No 273.—DOUBLE MÉTAGRAMME

Pour ce métagramme, lecteurs, Apprenez qu'il vous faudra mettre Au lieu de deux fois une lettre Deux fois une autre de ses secours. Attraper mon Un sous la roche, C'est le vif désir du pêcheur. Le Gaulois naïf, à l'approche De mon Deux, tremblait de frayeur.

SOLUTIONS :

No 269.—Le mot est : Miroir.
No 270.—Le mot est : Cime-terre.
No 271.—I R I S
R A V E
I V A N
S E N E

ONT DEVINÉ :

J. E. Martin, Lewiston, Me. ; L. U. Renaud, Montréal ; N. Auger, Québec.

ARTICLES DE MODE

Nous désirons attirer l'attention de nos pratiques sur le grand étalage varié D'OBJETS DE MODE FRANÇAISE, que nous exhibons pour l'été de 1887, et nous demandons une attention spéciale sur nos importations de BONNETS FRANÇAISES ; de même que celles que nous confectionnons sous la direction d'une dame dont le bon goût et le jugement sont reconnus, ayant le meilleur talent dans cette ligne pour la seconder. Ces marchandises sont très appropriées à la meilleure clientèle de ville.

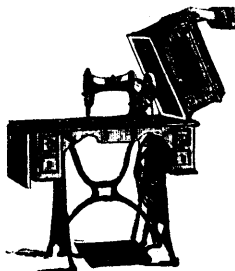
Chapeaux et Bonnets garnis et non-garnis.

Lignes complètes de Rubans en Satin et Gros Grain, en couleur de fantaisie et d'étape au plus bas prix. Fleurs Artificielles Françaises. Plumes d'Autriche et de Fantaisies. Une visite est sollicitée.

Mlle CHAMPAGNE

No 1648, Rue Ste-Catherine, Montréal

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Levert

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

UNE AUTRE PREUVE

DES BONS EFFETS DE

L'EAU DE SAINT-LEON

Montréal, 8 juin 1887.

Cher monsieur.—Je vous adresse mes plus sincères remerciements pour les bons effets que m'ont produit votre Eau de Saint-Léon.

J'ai pris de cette Eau pendant trois semaines, et je suis heureux de vous dire qu'elle m'a complètement guéri de la constipation et de douleurs du foie. Ma sœur s'en est également servie pour l'indigestion et les maux de tête, et en dit le plus grand bien possible. Je la recommande comme étant indispensable.

Mme E. DUPUIS, rue Ste-Catherine.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; O. Lepage, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 187.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricotés, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'EPARGNE

6846

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

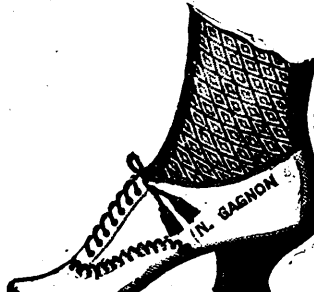
OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —



N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

Palmier

Pull over

Manila

Feutre

Etc. etc.



Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT - LAURENT, MONTREAL - 21

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint - Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthelme & Sabourin, éditeurs-propriétaires, Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.



Chester's Cure!

Pour la Toux L'Asthme Rhumes Bronchites Catarre Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adresser :

W. E. CHESTER, 461, rue Lagauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 2 juillet 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

C'EST inutile, mignonne... répliqua mistress Dick Thorn. Je m'en tirerai très bien seule... Retourne dans les salons avec le docteur... Annonce que je suis absolument remise, et qu'avant cinq minutes je ferai acte de présence...

—Oui, mère...

Olivia, reparaisant au bras du docteur, rasura tout le monde par son sourire. Le chef d'orchestre donna le signal à ses musiciens et la fête, un moment interrompue, reprit son animation.

Henry de la Tour-Vaudieu s'approcha d'Etienne.

—Que s'est-il donc passé ? lui demanda-t-il.

—Un évanouissement, tu le sais...

—Oui, mais à quel propos ?

—A propos d'un souvenir de Londres, évoqué par ce malencontreux dernier tableau... Mistress Dick Thorn est un peu nerveuse et très impressionnable, voilà tout...

—Alors, rien de suspect ?

—Oh ! pas la moindre chose...

L'ex-Claudia Varni restée seule se leva et, tout en rajustant devant une glace les nattes détachées de sa splendide chevelure d'ébène, elle se contraignit à examiner de sang-froid la situation, et s'efforça de pénétrer le mystère qui l'entourait.

—Que signifie ce qui vient d'avoir lieu ? se demandait-elle. Pourquoi cet effrayant tableau ? Qui a donné l'ordre de le placer sous mes yeux, dans mon hôtel, au milieu d'une fête ? Qui a reconstitué la scène avec cette terrible exactitude ? Deux personnes seulement en connaissent aussi bien que moi les moindres détails, Jean-Jeudi et Georges de la Tour-Vaudieu. Jean-Jeudi est mort... Reste le duc... Mais quel intérêt aurait-il à provoquer un scandale plus à craindre pour lui que pour moi ? Je m'y perds. J'ai beau chercher, je ne trouve rien. Est-ce le hasard ? Pourquoi non ?... Existe-t-il une peinture reproduisant le crime du pont de Neuilly, et les artistes se sont-ils inspirés de cette peinture, sans arrière-pensée ?... C'est admissible peut-être, mais bien invraisemblable...

Claudia songeait à toutes ces choses quant René Moulin entra, apportant sur un plateau de vermeil un verre d'eau glacée qu'il présenta respectueusement à mistress Dick Thorn qui le prit et le vida d'un trait.

—Laurent, dit-elle ensuite, j'ai quelques explications à vous demander...

—A quel sujet, madame ?

—Au sujet des tableaux vivants représentés ici, ou tout au moins du dernier...

—Celui qui a péniblement impressionné madame... Si j'avais pu prévoir qu'il rappellerait à madame un effrayant souvenir, je l'aurais retranché du programme, mais je l'avais jugé absolument inoffensif.

—Quels étaient les personnages remplissant les rôles de ce tableau ?

—Les artistes ayant déjà paru dans les tableaux précédents...

—Vous en êtes sûr ?

—Oui, madame... Je les ai vus s'habiller...

—Le directeur de la troupe est-il encore à l'hôtel ?

—Non, madame... Il est parti avec ses artistes pour donner une représentation au faubourg Saint-Germain... Je dois lui envoyer demain ses décors. Madame a-t-elle autre chose à me demander ?

—Non... reprit Claudia.

Le pseudo-maître d'hôtel s'inclina et se disposa à sortir.

LXXV

—Un mot encore... reprit mistress Dick Thorn.

—Aux ordres de madame, dit René.

—Vous aurez à payer demain, ou plutôt aujourd'hui, d'assez grosses notes... Je ne veux pas que vous fassiez revenir les fournisseurs... De quelle

tre d'hôtel qu'elle aperçut immobile dans l'embrasement d'une porte.

René la suivit et franchit derrière elle le seuil de la pièce où se trouvait le meuble d'ébène.

Claudia tira de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et l'introduisit dans la serrure du meuble.

La clef ne tourna pas.

—C'est singulier, pensa mistress Dick Thorn, je suis cependant certaine d'avoir fermé ce meuble à double tour.

Elle plongea sa main dans le tiroir et poussa une exclamation de stupeur et d'effroi.

—Qu'y a-t-il donc, madame ? demanda René Moulin avec inquiétude.

—On est entré ici, s'écria Claudia livide, et on m'a volée !...

—Volée ! répéta le mécanicien. Ce n'est pas possible ! Il y a eu du monde toute la nuit dans cette pièce qui n'est séparée des salons que par une simple portière...

—Je vous dis qu'on m'a volée !... On a forcé ce

meuble ! Regardez !... Les traces d'effraction sont visibles ! On s'est emparé d'un portefeuille qui contenait des papiers importants et une somme énorme, plus de cent mille francs...

—Ceci confond ma raison ! reprit le mécanicien pour se donner une contenance. Madame est-elle sûre de n'avoir pas mis le portefeuille dont il s'agit dans quelque autre endroit ?...

—Absolument sûre... Il était là... à la place même qu'occupe ce papier, qui n'y était point...

Claudia avait pris la feuille blanche.

Deux lignes d'une grosse écriture, tracées au crayon, frappèrent ses yeux.

Elle s'approcha d'un candélabre et René Moulin vit trembler ses mains et son regard prendre une expression d'horreur indicible tandis qu'elle lisait tout bas :

Reçu de la dame de Neuilly un premier acompte sur l'affaire de la nuit du 24 septembre 1837.

"JEAN-JEUDI."

Puis elle s'appuya à la muraille pour se soutenir, n'ayant plus conscience de ce qu'elle disait, et répétant à haute voix, d'un air égaré :

—Jean-Jeudi ! Jean-Jeudi ! Vivant !

—Le misérable m'a désobéi !... pensa René, puis il ajouta tout haut :

—Eh bien ! mais, puisqu'on a volé madame et que ce papier semble pouvoir mettre la police sur la trace

du voleur, il faut faire à l'instant une déclaration, porter plainte... Je cours chez le commissaire.

Ces paroles rappelèrent immédiatement Claudia à elle-même.

La pensée que Jean-Jeudi, si on parvenait à le prendre, ne manquerait pas de la dénoncer, la remplît d'épouvante.

Elle se raidit contre l'émotion.

—Non... non... dit-elle en reprenant tout son sang-froid. Pas une démarche et pas un mot ! Je me trompais... On ne m'a rien volé... Rien, vous entendez... absolument rien... Je vous recommande le silence... Attendez...

Mistress Dick Thorn, choisissant une autre clef dans son trousseau, ouvrit un petit bonheur du jour en marqueterie, y prit une bourse de soie rouge qui contenait quelques billets de banque et une cinquantaine de pièces d'or, compta trois



Son regard prit une expression d'horreur indicible tandis qu'elle lisait tout bas... —(Page 139, col 3.)

somme avez-vous besoin ?

—D'après mes calculs approximatifs, de mille écus à peu près.

—Aussitôt que mes invités auront quitté l'hôtel, et avant de me mettre au lit pour prendre quelques heures de repos, je vous remettrai trois mille francs. Vous viendrez me les demander.

—Bien, madame.

René Moulin s'inclina de nouveau et sortit de la chambre.

Claudia, un peu pâle encore mais le sourire aux lèvres, rentra dans les salons, où une ovation véritable accueillit son retour.

La fête se prolongea quelque temps encore, puis les hôtes de mistress Dick Thorn se retirèrent après la dernière figure du cotillon, et à quatre heures il ne restait plus personne.

—Venez avec moi... dit alors Claudia au ma-

mille francs et ajouta, en les donnant à René Moulin :

—Voici ce qu'il vous faut... Allez, et souvenez-vous : Pas un mot !!

—J'obéirai, madame...

Le pseudo-maître d'hôtel se disait, en se retirant :

—C'est bien la femme du pont de Neuilly. Si j'en avais douté je n'en douterais plus ! Le nom de Jean-Jeudi vient de produire sur elle un effet foudroyant ! Elle soutient maintenant qu'on ne l'a point volée et refuse de porter plainte, parce qu'elle ne veut pas courir le risque de se trouver en face de son ancien complice, et parce que le portefeuille renferme à coup sûr les preuves du crime commis par elle et Frédéric Bérard... Décidément tout est pour le mieux, et je pardonne à Jean-Jeudi d'avoir fait cette nuit son métier de voleur... Maintenant, pour avoir l'esprit tranquille, il me reste à connaître le motif de l'absence de Berthe, et dès qu'il fera jour j'irai rue Notre-Dame-des-Champs...

Mistress Dick Thorn, restée seule, ne songea plus à dominer son trouble et à cacher ses angoisses.

Elle marchait dans la chambre avec agitation.

—Jean-Jeudi, répétait-elle, les lèvres contractées et les yeux pleins d'éclairs. Il n'est pas mort, et il reparait après vingt années !! Ah ! je comprends tout maintenant !... Cet homme, sauvé par miracle du poison versé par moi, a reconnu Georges de la Tour-Vaudieu, s'est rapproché de lui, s'est fait son âme damnée, et Georges était l'instigateur de la lugubre comédie de cette nuit ! Je lui ai dit que je possédais le testament de son frère et le reçu de Guiseppa Corticelli... Il a voulu s'emparer de ces pièces pour me rendre impuissante, pour me dominer à son tour, et Jean-Jeudi m'a volée par son ordre. Le lâche me donnait cent mille francs le matin, sachant qu'il rentrerait dans son argent le soir ! Le duc de la Tour-Vaudieu, sénateur et dix fois millionnaire, est plus vil et plus infâme encore que le bandit de profession ! Et cet homme me doit tout, titre et fortune ! Ah ! si c'était à refaire ! Mais le dernier mot n'est pas dit ! Nous verrons, monsieur le duc, ce que vous me répondrez demain, quand j'irai trouver Frédéric Bérard, rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel !

A huit heures du matin René, après avoir donné l'ordre de faire attendre les fournisseurs s'il s'en présentait, quitta l'hôtel, prit une voiture et dit au cocher de le conduire rue Notre-Dame-des-Champs.

La concierge ayant momentanément quitté sa loge, il monta droit au troisième étage et sonna plusieurs fois de suite à la porte de Berthe.

Hélas ! l'orpheline ne pouvait répondre.

Il appuya son oreille contre le panneau.

Un silence de mort régnait dans l'intérieur du logement.

René sentit son cœur se serrer. Une profonde angoisse s'empara de lui.

—Ah ! se dit-il avec angoisse, il est arrivé malheur à Berthe ! Hier je refusais de le croire, mais aujourd'hui l'évidence s'impose ! La pauvre enfant est tombée dans un piège...

En proie à une sorte d'affolement douloureux, il redescendit.

La concierge était de retour dans sa loge.

Elle reconnut René.

—Vous venez de chez Mlle Monestier, monsieur Moulin ? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma chère dame, et vous me voyez bien inquiet... Hier au soir, vous le savez, je l'ai envoyé chercher deux fois pour la conduire où elle était attendue... On ne l'a point trouvée... Et ce matin je viens de carillonner inutilement à sa porte.

—C'est qu'elle n'est pas rentrée... Je n'ai tiré le cordon cette nuit qu'au cocher qui est revenu de votre part à une heure du matin...

—Cette absence ne vous semble-t-elle pas singulière ?

—Ah ! dame ! oui... Je suis comme vous... Je trouve ça drôle et je n'y comprends rien !... Vous n'avez retenu qu'un cocher, hein, monsieur René ?...

—Un seul, celui qui est venu deux fois...

—Comment donc se fait-il qu'un autre soit arrivé un peu avant l'heure convenue, et qu'il ait demandé mam'zelle Berthe de votre part ?

—De ma part !... s'écria René stupéfait. On est venu de ma part ?

—Un peu, mon neveu ! Je me rappelle même le bout de causette que j'ai eu avec le cocher... Il avait l'air de monter sans me parler... Alors je lui ai dit : Où donc vous allez comme ça ?

—Il vous a répondu ?...

—Au troisième, la porte en face, chercher mam'zelle Berthe Monestier, de la part de René Moulin, pour la conduire...

—Où vous a-t-il dit qu'il la conduisait ? demanda le mécanicien haletant.

—Je ne sais pas s'il a fini sa phrase... Dans tous les cas, comme ça ne me regardait ni un peu ni beaucoup, ça m'est entré par une oreille et sorti par l'autre... Je lui ai répondu : Montez ! et il est monté...

—Et Mlle Berthe est descendue avec lui ?

—Une demi-minute après, peut-être.

—En passant devant votre loge elle ne vous a pas parlé ?

—Non... Elle a fermé la porte derrière elle, et j'ai entendu la voiture rouler presque en même temps qu'un second fiacre s'arrêtait devant la maison, et qu'un second cocher, le votre cette fois, entra pour me demander la même chose que le premier.

—Et, celui-là, le premier, vous l'avez bien vu ?

—Comme je vous vois, monsieur Moulin...

—Vous êtes certain que c'était un vrai cocher ?

—Il en avait la mine, mais vous comprenez bien qu'il ne m'a pas montré son livret...

—Pouvez-vous me donner le signalement de cet homme ?...

—Je vous dirai volontiers ce que j'ai remarqué, si ça peut vous être utile...

—Très utile... Il n'est pas naturel que Mlle Monestier ne soit point rentrée... Je crains sérieusement qu'il ne lui soit arrivé malheur...

—Miséricorde ! Espérons que non ! Pauvre mignonne demoiselle ! Il faut aller à la préfecture faire votre déclaration, monsieur René...

—C'est pour cette démarche, ma chère dame, que j'ai besoin de signalement...

—Le particulier était petit plutôt que grand, et assez râblé... Il avait des cheveux couleur carotte avec les favoris assortis... Il portait une houppelande noisette ou café au lait, très longue, avec des boutons de cuivre, et un chapeau de toile cirée... Je n'en sais pas plus long...

—Merci, ma chère dame... Ah ! un mot encore. Vous savez que le monde est prompt aux soupçons, et que la réputation d'une jeune fille est bien fragile... Si on vous demandait par hasard où se trouve Mlle Berthe, répondez s'il vous plaît qu'elle est à la campagne...

Puis René, quittant la rue Notre-Dame-des-Champs, remonta, de plus en plus inquiet, dans la voiture qui l'avait amené.

TROISIÈME PARTIE

JUSTICE

I

Les renseignements donnés par la concierge ne signifiaient absolument rien.

Comment retrouver un homme, d'après un signalement vague, parmi les quinze ou seize mille cochers faisant le service des voitures de place ou de remise de Paris ?

Rien ne prouvait d'ailleurs que cet homme ne fut pas un faux cocher, revêtu, pour la circonstance, de la houppelande classique.

Que penser ? Que résoudre ? Où chercher ?

René ne croyait plus que Berthe eût quitté son logis pour éviter de jouer un rôle, à l'hôtel de la rue Berlin, dans la reproduction plastique du crime de Neuilly.

La malheureuse enfant, il lui paraissait désormais impossible d'en douter, était tombée dans un piège d'une merveilleuse habileté.

Par qui ce piège avait-il été tendu ?

René se souvint du misérable auquel il devait selon toute apparence son arrestation et qui, s'introduisant avec un complice dans son loge-

ment de la place Royale, avait glissé sous l'enveloppe bleue portant le mot : JUSTICE ! une note calomnieuse heureusement supprimée par Berthe.

Le coup devait venir de là.

Quel était ce misérable ?

Un personnage puissant, cela sautait aux yeux, puisqu'il avait eu l'influence nécessaire pour le faire arrêter.

Comment trouver sa trace ?

S'adresser à la police ?

Impossible !

Le préfet ou le chef de la sûreté, avisés de la disparition de Berthe, demanderaient des explications. René devait pour leur répondre, divulguer un secret qui n'était pas le sien, et d'ailleurs la police, impuissante vingt années auparavant à trouver le vrai coupable, serait-elle aujourd'hui plus habile ou plus heureuse ?

René n'admettait point qu'on eût assassiné la jeune fille... Il croyait à une séquestration provisoire. Il supposait aux ravisseurs le projet d'épouvanter l'orpheline, afin de la contraindre à renoncer à ses projets.

A force de se mettre l'imagination à la torture, il se sentait devenir fou.

Brusquement il pensa au portefeuille volé par Jean-Jeudi, la nuit précédente.

Ce portefeuille, avait dit mistress Dick Thorn, contenait outre les billets de banque des papiers importants.

Ces papiers étaient peut-être de nature à l'éclairer.

Il donna l'ordre au cocher de le conduire rue Rébeval, se rendit au logement de Jean-Jeudi et heurta vigoureusement la porte à plusieurs reprises.

Pas plus que rue Notre-Dame-des-Champs il n'obtint de réponse.

La concierge à laquelle il s'adressa lui dit que son locataire n'était point chez lui, ou que du moins elle ne l'avait pas vu.

Elle ajouta qu'il avait l'habitude de rentrer, la nuit, par une porte dont il possédait seul la clef et qui donnait cité Rébeval...

Le temps passait.

René Moulin n'était pas plus avancé dans ses recherches qu'au moment de sa sortie de l'hôtel.

Les ténèbres semblaient s'épaissir autour de lui pour entraver sa marche.

Que faisait, et surtout que ferait Jean-Jeudi ?

L'incorrigible grédin avait-il pris la fuite avec le produit de son vol pour ne plus reparaitre ?

Si cette conjecture, très admissible, était bien fondée, tout s'écroulait.

—Ainsi, murmurait le mécanicien tremblant de colère, ce bandit qui devait être la cheville ouvrière de notre œuvre, le témoin du passé, l'accusateur principal, m'échapperait au dernier moment ! Ah ! ce serait à se brûler la cervelle !

Il s'efforça de réagir contre le découragement qui s'emparait de lui.

—Non, reprit-il, ce n'est pas possible ! Dieu n'abandonnerait pas la cause sainte à laquelle j'ai voué mon existence ! Je fouillerai s'il le faut tous les bouges de Paris, jusqu'à ce que j'ai mis la main sur Jean-Jeudi et, quant à Berthe, j'appellerai à mon aide pour la retrouver celui qui l'aime plus que sa vie, le docteur Etienne Lorient ! René, sans perdre une minute, se fit mener rue Cuvier chez le jeune médecin...

Etienne, rentré à cinq heures du matin, ne s'était point couché.

Il repassait dans son esprit les faits accomplis la nuit précédente et se demandait si la cause attribuée par mistress Dick Thorn à son évanouissement était bien réelle.

Tout d'abord il avait accepté sans discussion le récit de la belle veuve, mais maintenant il réfléchissait, il doutait, il lui semblait voir quelque chose d'étrange et de suspect dans l'effet produit par le dernier des tableaux vivants, et instinctivement il cherchait au fond de ce mystère l'action de René Moulin et de Berthe.

Peu à peu la fatigue triompha de ses préoccupations.

Un peu avant huit heures il fut réveillé par un violent coup de sonnette.

—Qui peut venir si matin ? se demanda-t-il en se frottant les yeux.

La question fut résolue presque aussitôt que posée.

Sa domestique ouvrit la porte de son cabinet de travail.

—C'est l'oncle de monsieur... dit-elle.

—Mon oncle Pierre ! s'écria le jeune homme. Faites-le vite entrer...

Pierre Lorient franchit le seuil.

Il n'avait point sa joyeuse figure habituelle. L'expression soucieuse et renfrognée de sa physionomie le rendait presque méconnaissable.

Etienne courut à lui et lui serra les mains en disant :

—Soyez le bienvenu, cher oncle.... Mais qu'est-ce que vous avez donc ? ajouta-t-il en remarquant les traits bouleversés du brave homme.

—Ça ne va pas ! répliqua l'oncle.

—Sériez-vous malade ?...

—Ah ! si ce n'était que ça ! Tu m'ordonnerais une purge et je n'y penserais plus...

—Enfin, qu'y a-t-il ?... Pourquoi ce visage de l'autre monde ?

—Pourquoi ? Ah ! sapré tonnerre ! il y a bien de quoi ! Comprends-tu, moi, ton oncle, un vieux roublard, le doyen des cochers, on m'a roulé comme un conscrit !

—On vous a roulé ?...

—Comme un conscrit, je te dis !

—Que vous a-t-on fait ?

—On m'a volé mon fiacre !

Etienne regarda d'un air ébahi Pierre Lorient.

Ce dernier reprit :

—Oui, mon fiacre numéro 13, capitonné à neuf...

et Milord, tu sais bien, Milord, un vieux cheval qui a du sang comme pas un, et qui rendrait douze points sur vingt-quatre à tout un lot de poulains de quatre ans ! Ah ! si je tenais le gredin qui s'est fichu de moi de cette façon-là, je ne suis pas méchant, mais je l'étranglerais sans dire gare !

Et Pierre Lorient roulait de gros yeux et serrait les poings avec rage.

—Voyons... voyons... fit Etienne, calmez-vous et expliquez-moi ce qui s'est passé...

—Ah ! ça ne sera pas long...

Et le digne homme raconta comment la veille au soir à la porte d'un marchand de vin de la rue de l'Ouest, sa voiture avait disparu.

—Enfin, l'avez-vous retrouvé, votre fiacre numéro 13 ?... demanda le docteur.

—Oui, ce matin, à la fourrière, et dans quel état ? Milord à moitié fourbu... Ma boîte couverte de boue gluante et de terre glaise jusque pardessus l'impériale. Et j'ai trimé toute la nuit à pied, moi, un vieux cocher !... Et pour ravoiler le poulet d'Inde, et le sapin, il a fallu donner quinze francs ! !

—Eh bien mon oncle, vous n'en mourrez pas...

—Non, je n'en mourrai pas, mais on m'a roulé, c'est ça qui me met dans des rages bleues ! Je donnerais trente francs de plus et de bon cœur pour qu'on ne m'ait pas roulé !

—Ça passera, mon oncle...

—Bien sûr que ça passera, mais présentement ça me travaille... et comme la rue de Pontoise où se trouve la fourrière n'est pas loin d'ici, j'ai voulu venir te voir et te raconter mon guignon... ça soulage toujours un peu.

—Vous avez bien fait, mon oncle, et je compte que vous resterez à déjeuner avec moi...

—Tu ne vas donc pas à ton hôpital de fous, aujourd'hui ?

—Non, mon oncle... Je devais passer la nuit, j'ai demandé hier au directeur de me faire remplacer ce matin pour la visite...

—Alors tu as du campos... Bravo !... J'accepte ton déjeuner avec bien du plaisir... d'autant que je ne suis guère en train de travailler... Comme ça, tu as passé la nuit auprès d'un malade ?

—Non, mon oncle, j'étais à la fête...

II

—Tiens ! tiens ! tiens ! Tu vas dans des fêtes, mon gaillard ! Je parierais que tu t'es plus amusé cette nuit que moi qui trottait après ma boîte et mon bidet...

—Je n'aime pas beaucoup le monde, mais je ne pouvais refuser l'invitation d'une de mes clientes...

—Ah ! c'était une de tes clientes ?...

—Oui, mon oncle...

—Dans ce quartier-ci alors ?

—A l'autre bout de Paris, au contraire... rue de Berlin...

Ces mots firent dresser l'oreille à Pierre Lorient, qui se souvint du récit de son collègue le cocher Sans-Souci.

—Rue de Berlin... répéta-t-il. Ah ! ah !... rue de Berlin...

—Mais, oui, mon oncle... Pourquoi cela semble-t-il vous étonner ?

—Parce que ça me rappelle une petite histoire qu'un camarade me racontait hier soir, juste au moment où on me cueillait mon fiacre...

—Une histoire concernant la rue de Berlin ?

—Oui.

—Et relative à la maîtresse de la maison, ma cliente, mistress Dick Thorn ?

—Non, pas à cette dame, mais à une autre personne, une personne que tu connais... ou du moins que tu as connue...

—Une personne que j'ai connue ? répéta le jeune médecin, très intrigué du tour que prenait la conversation.

—Et même il n'y a pas encore bien longtemps. Mais j'aime à croire que depuis la fameuse broche à portrait trouvée dans mon fiacre, et la petite explication qui s'en est suivie, tu as lâché carrément la particulière...

Etienne devint pâle.

—Voulez-vous parler de Mlle Berthe Monestier ? demanda-t-il d'une voix tremblante...

—Parbleu ! s'écria Pierre Lorient... Je veux parler de la donzelle de la rue Notre-Dame-des-Champs...

—Et quelle histoire vous a-t-on racontée ? demanda le jeune homme avec angoisse.

—Une anecdote qui fait pendant à son aventure de la place Royale.

—Cette aventure, ou du moins ce que vous nommez ainsi, répliqua vivement Etienne, j'en connais maintenant les détails... La démarche nocturne de Mlle Berthe, suspecte en apparence, était innocente en réalité. Tout m'a été expliqué.

—Ah ! ah ! fit d'un air goguenard le cocher du fiacre numéro 13, on t'a donné des explications ?...

—Parfaitement satisfaisantes...

—Et, qui ça ? La demoiselle ?

—Oui, mon oncle...

—Ça t'a suffi ?

—J'ai eu des preuves que Berthe disait la vérité...

—Des preuves !... répéta Pierre Lorient. Les femmes en ont toujours à donner, des preuves, et par douzaines... Et hier soir, quand on est venu la prendre en voiture, c'était plus que jamais en tout bien tout honneur ?...

—On est venu chercher Mlle Berthe hier au soir ?... murmura le docteur stupéfait.

—Entre dix heures et un quart et dix heures et demie... Un peu, mon neveu...

—Vous en être sûr ?

—Si j'en suis sûr ? Ah ! cré coquin oui !... et mon confrère Sans-Souci un brave garçon, était chargé de cette jolie besogne.

—Et où devait-on conduire Berthe ?...

—Rue de Berlin.

—Savez-vous le numéro ?

—Sans-Souci a parlé du numéro 24.

Etienne respira plus librement. Il recommençait à se rassurer.

—De quelle part venait-on ? le savez-vous aussi ? reprit-il.

—De la part d'un nommé René Moulin.

—Je ne me trompais pas ! s'écria le docteur s'adressant à lui-même beaucoup plus qu'à son oncle. Berthe et René jouaient leurs rôles dans le tableau final... Je l'ai deviné...

Pierre Lorient l'écoutait, bouche béante, et ne comprenait guère que son neveu parût presque calme.

—Comme ça, fit-il en ricanant, l'escapade d'hier soir te semble naturelle et point compromettante ?...

—Oui, mon oncle...

—Mais tu deviens fou ! !

—Pas le moins du monde !... J'aurais dû prévoir ce que vous venez de me dire... Berthe est digne de moi, je vous le jure, et, quand je vous expliquerai sa visite à la place Royale et sa présence à l'hôtel de la rue de Berlin, vous serez le premier à convenir qu'en jugeant sur l'apparence

on risque fort de se tromper et de condamner des innocents...

Pierre Lorient ne se sentait rien moins que convaincu.

III

Tu peux m'expliquer ça tout de suite ? demanda le brave cocher.

—Non, mon oncle... le moment n'est pas venu.

—Pour lors, c'est un mystère ?

—Oui, mon oncle.

—Les mystères, tu sais, j'aime pas bien ça.

—Il en existe cependant parfois, dans les familles, mon cher oncle... Il en existe de tristes et de terribles... Nous sommes en présence d'un de ceux-là, mais soyez tranquille, l'heure est proche où tout s'éclaircira...

—Si tu as raison, tant mieux, mais moi qui ne suis pas amoureux, voix-tu, incrédule comme saint Thomas, aussi longtemps que je n'aurai pas touché du doigt la chose !...

—Eh bien ! on vous la fera toucher.

Un coup de sonnette retentissant à la porte d'entrée interrompit l'entretien de l'oncle et du neveu.

—Ça me produit l'effet qu'on vient te chercher pour un malade très pressé... dit Pierre Lorient.

La domestique entra dans le cabinet.

—Qu'y a-t-il, Françoise ?

—Monsieur le docteur, c'est un monsieur qui désire vous parler en particulier.

—Un client ?

—Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu... Il m'a chargé de vous répéter qu'il s'appelait René Moulin...

—René Moulin ! ! s'écrièrent en même temps Pierre Lorient et Etienne, aussi surpris l'un que l'autre.

Etienne pensait avec inquiétude :

—Pourquoi cette visite matinale ? Il ajouta tout haut : Faites entrer... Vous vous compariez à saint Thomas, mon cher oncle... Je crois que tout à l'heure vous ne douterez plus...

La servante introduisit René.

—Qu'y a-t-il ? s'écria le médecin en voyant les traits décomposés du mécanicien. Venez-vous donc m'annoncer un malheur ?

—Un malheur ! répéta le pseudo-maitre d'hôtel. Je n'y veux pas croire encore, mais la nouvelle que j'apporte est mauvaise, et je viens vous demander un conseil et votre appui...

—Je ne vous refuserai, certes, ni l'un ni l'autre. De quoi s'agit-il ?

—Nous ne sommes pas seuls... dit René en désignant Pierre Lorient.

—Monsieur est mon oncle... Il a toute ma confiance et connaît mes affaires. Vous pouvez parler devant lui.

Le cocher du fiacre numéro 13 étudiait le nouveau venu avec attention et lui trouvait la mine loyale et le regard plein de franchise.

—Il s'agit de Mlle Berthe... reprit René Moulin après avoir salué l'oncle du docteur.

—Je le pressentais... Est-elle malade ?

—Elle est disparue.

—Disparue ! s'écria Etienne touché en plein cœur.

—Oui.

—Après avoir joué son rôle à la fête de mistress Dick Thorn ?

—Vous saviez donc qu'elle y devait venir ? fit René très surpris.

—Une circonstance fortuite me l'avait appris.

—Eh bien ! Mlle Berthe n'a point paru à l'hôtel de la rue de Berlin... Je l'ai vainement attendue... J'avais mis une voiture à ses ordres, et c'est le cocher de cette voiture qui est venu m'apprendre la disparition de la jeune fille...

—Mon Dieu ! balbutia le docteur, que signifie cela, et que devons-nous craindre ? Êtes-vous allé vous-même rue Notre-Dame-des-Champs ?

—J'en arrive.

—Eh bien ?

—Une voiture qui n'était point la mienne est venue hier au soir, à dix heures et quelques minutes, prendre Mlle Monestier... on n'a pas revue depuis...

—Une voiture qui n'était point la vôtre ? répéta Etienne. Je comprends mal...

—Je vais m'expliquer.

Et René Moulin raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

Pierre Lorient écoutait avec une profonde attention.

Un grand travail se faisait dans son esprit.

—Ah! mais! ah! mais!... s'écria-t-il tout à coup, je commence, moi, à comprendre bigrement bien! C'est mon confrère Sans-Souci, n'est-ce pas, que vous aviez chargé d'aller prendre la jeune demoiselle rue Notre-Dame-des-Champs?

—J'ignore le nom du cocher, mais j'ai le numéro de la voiture...

—Et c'est...

—Le 766.

—Le numéro de Sans-Souci, parfaitement! A propos de ça, je vais bigrement vous étonner... Je soupçonne beaucoup que mon fiacre a joué un rôle dans cette affaire-là...

—Votre fiacre, mon oncle!

—Tu vas voir... Nous étions en train de dîner, trois bons enfants et moi, chez un *mastroquet* de la rue de l'Ouest... Chacun disait la sienne... Sans-Souci nous raconta qu'il devait aller vers les dix heures et demie, rue Notre-Dame-des-Champs, chercher man'selle Berthe Monestier de la part de M. René Moulin pour la conduire rue de Berlin... Voilà même comment mon neveu Etienne a su qu'elle devait y aller, car nous causions d'elle il y a cinq minutes... Un peu avant dix heures Sans-Souci sortit pour brider son poulet d'Inde, et rentra me prévenir *allico* qu'on m'avait volé mon cheval et ma voiture en station devant le marchand d'vins... J'ai dans ma folle idée qu'on s'en est servi pour emmener la demoiselle...

—Peut-être en effet... dit René, mais ce n'est qu'une supposition.

—Ne pourriez-vous, mon oncle, avoir des renseignements? demanda Etienne.

—Malheureusement non!! Si j'en avais, je ferais payer cher ma nuit de *trimagne* à travers Paris au polisson qui m'a flouté.

—Mais vous avez retrouvé votre voiture? reprit René.

—Oui, ce matin, à la fourrière, avec *Milord* à moitié fourbu... Mais ni le cheval ni la voiture ne peuvent me renseigner...

—Peut-être, monsieur Lorient... répliqua gravement le mécanicien.

—Comment, peut-être?... Plaisantez-vous?

—Je n'y songe guère et je vais vous prouver que rien n'est plus sérieux... Admettons un instant que votre fiacre ait servi à enlever Mlle Monestier...

—Oui, admettons ça.

—Eh bien, qui sait si le fiacre lui-même ne nous offrira pas quelques indices révélateurs de l'endroit où on l'a conduit?

Pierre Lorient secoua la tête.

—J'ai regardé partout, dit-il, j'avais la même idée que vous et je tâchais de trouver un indice...

—Nous chercherons ensemble de nouveau.

—Une chose bien importante à vous apprendre, monsieur René, interrompit Etienne, c'est qu'on s'est servi de votre nom pour attirer Berthe hors de chez elle...

—Le cocher du fiacre 766 me l'avait dit...

—Quelqu'un savait donc que vous aviez l'intention de faire venir Mlle Monestier à l'hôtel de mistress Dick Thorn?...

—Personne.

—Alors le fait me semble inexplicable...

—Comme à moi, et s'il n'était prouvé et malheureusement trop prouvé, je refuserais de le croire...

—Monsieur René, demanda le jeune médecin, qui soupçonnez-vous d'avoir commis ce rapt infâme?

—Je ne soupçonne pas, j'accuse les puissants ennemis dont la haine se manifeste sur toutes les formes; ceux qui m'ont fait arrêter, passer en jugement, et qui comptaient bien m'envoyer à Cayenne pour expier un crime que je n'ai pas commis.

—Si puissants que soient ces ennemis, reprit impétueusement Etienne, nous irons les trouver ensemble, nous les sommerons de nous rendre Berthe, nous les menacerons en cas de refus de les dénoncer à la police... Se voyant découverts, ils auront peur et céderont.

—Malheureusement c'est impossible, répliqua René.

—Impossible!! Pourquoi?

—Sans trahir un secret qui n'est pas le mien, je puis vous dire que ces ennemis contre lesquels Mlle Monestier et moi nous avons engagé la lutte nous sont inconnus.

Etienne fit un geste de surprise.

—Cela vous étonne, je le comprends... reprit le mécanicien... Cela vous paraît incroyable, et cependant c'est réel... Le hasard m'a mis sur une piste que je crois bonne et qui doit nous conduire à la véritable... L'un des misérables s'est introduit chez moi, dans mon logement de la place Royale, pour y voler la preuve d'un crime dont il s'est rendu coupable autrefois... Mlle Berthe s'y trouvait en même temps que lui pour soustraire cette preuve à la perquisition qui devait avoir lieu le lendemain... Elle a vu cet homme et pourrait le reconnaître, mais nous ne savons pas son nom...

—Adressez-vous au procureur impérial.

René secoua la tête.

—La justice, à cette heure, nous entraverait au lieu de nous servir... répondit-il. Nous devons agir seuls et sans aide jusqu'au jour, prochain peut-être, où les mains pleines de preuve nous viendrons dire au représentant de la loi: Vous avez fait tomber jadis la tête d'un innocent! Nous vous désignons aujourd'hui les vrais meurtriers du médecin de Brunoy!! Faites votre devoir et réhabilitez le nom du martyr!! Déjà je croyais toucher à ce but, mais les démons veillaient dans l'ombre et Berthe disparaît! Je ne puis rien sans elle! Vous l'aimez et vous avez la certitude qu'elle est digne de vous! Unissez vos efforts aux miens pour la retrouver... pour la délivrer...

—Ah! je suis prêt!... s'écria le jeune docteur, prêt à mourir comme à vivre pour elle!

—Eh bien, et moi donc! appuya Pierre Lorient. Il y aura du travail et de la peine, j'en veux ma part... Qu'est-ce qu'il faut faire?

—Il me vient une idée, dit Etienne, j'ai un ami dans une haute position, et cet ami vous le connaissez, c'est Henry de la Tour-Vaudieu... Sa position d'avocat lui ouvre toutes les portes au Palais... Sa situation de fils d'un sénateur lui donne de l'influence à la préfecture. Ne pourrait-il en user dans notre intérêt, et faire mettre à notre disposition des agents habitués à suivre une piste dans Paris?

IV

—Quelle que soit l'influence de M. de la Tour-Vaudieu, répliqua le mécanicien, il n'obtiendrait le concours de la préfecture qu'en donnant des explications... Or, lui non plus ne doit rien savoir...

—Je comprends ça, interrompit Pierre Lorient, mais ce qui n'est possible ni pour vous, monsieur René Moulin, ni pour M. Henry, je puis le faire, moi...

—Vous, mon oncle!

—Très bien...

—Comment cela?

—Voici... J'ai dans ma folle idée, (je vous l'ai déjà dit), qu'on s'est servi de mon carabas pour enlever la jeune demoiselle qui tient si fort au cœur d'Etienne et qui, (je commence à le croire), est positivement rosière...

Le docteur saisit la main de son oncle et les sertra avec effusion.

Pierre Lorient continua:

—Les gredins chargés de l'opération ne voulaient pas se compromettre en louant une voiture de place ou en se servant d'une voiture de maître... Ils ont trouvé plus simple de subtiliser mon numéro 13 et *Milord*... Remarquez bien qu'on m'a flouté la boîte et la bête à la porte d'un manezingue de rue de l'Ouest, par conséquent à deux pas de la rue Notre-Dame-des-Champs...

—Vous devez avoir raison... s'écria René...

—Parbleu! j'ai raison certainement...

—Mais où voulez-vous en venir?

—A ceci, tout bonnement: Si mon fiacre est complice, il s'agit de savoir où mon fiacre est allé...

—Ah! si ça se pouvait...

—Ça se peut... Mon fiacre n'a pas de langue pour répondre, mais la police répondra pour lui...

—Ne l'espérez pas, dit René; la police refusera bel et bien de faire une enquête au sujet d'un fiacre égaré et retrouvé...

—Elle agira très bien, au contraire, si je me porte partie civile et si je dépose une caution, et c'est ce que je vais faire sans le moindre retard...

—Mais sur quel motif vous appuieriez-vous pour provoquer cette enquête inutile en apparence?

—Ah! saperlipopette, ça n'est pas malin à inventer! Je dirai que j'avais un paletot dans le coffre de ma voiture, des papiers très importants dans la poche du paletot, et qu'on m'a tout volé, papiers et paletot...

—L'idée est excellente... fit le mécanicien.

—Je file chez moi, reprit Pierre Lorient. Je me munis d'argent et je reviens porter plainte au procureur impérial... Et nous verrons si on ne retrouve pas les brigands qui m'ont fait trimer dans la crotte, comme un simple pousse-caillou, pendant huit heures d'horloge!!

—Inutile de vous déranger, mon oncle, pour aller chez vous chercher de l'argent. Je vais vous remettre la somme nécessaire... dit Etienne.

—Bon! alors ça ira rondement... J'empêche et je file...

René intervint.

—Avant toute démarche, fit-il, je tiendrais beaucoup à examiner votre voiture...

—Facile!... Elle est en bas... je viens d'aller la chercher à la fourrière... C'est un commissionnaire qui garde mon cheval...

—Rien n'a été dérangé, ni à l'intérieur ni à l'extérieur, depuis le moment où les voleurs l'ont abandonnée?

—Rien...

—Allons la voir alors, je vous prie...

René et Pierre Lorient descendirent.

Etienne les suivit curieusement.

Le fiacre numéro 13 stationnait au bord du trottoir sous la garde d'un commissionnaire.

L'oncle du jeune médecin ouvrit l'une des portières.

—Voyez si ce n'est pas une horreur!! dit-il. Les coussins sont frangés de boue! Des coussins recouverts à neuf!!

—En effet, répliqua le mécanicien en inspectant l'intérieur de la voiture avec curiosité, voici sur le galon des taches de fange produites par le contact d'un pantalon crotté... le paillason aussi est boueux, mais d'un seul côté... L'individu qui s'est installé là avait fait du chemin à pied avant de monter dans la voiture.

—Mazette!... vous êtes observateur, vous! s'écria le vieux cocher.

—J'ai intérêt à savoir... Je regarde et je conclus, voilà tout...

—Continuez... fit Etienne qu'intéressaient énormément les remarques de René Moulin.

Ce dernier dit tout à coup:

—Je commence à croire, moi aussi, monsieur Lorient, que votre voiture a pu servir à l'enlèvement de Mlle Berthe... Dans tous les cas une femme y a pris place...

—Vous trouvez un indice? demanda vivement Etienne.

—Regardez...

Et René présentait à l'oncle et au neveu un objet d'un très petit volume.

—Ça, c'est un bouton de bottine... fit Pierre Lorient. Or, je venais de relayer, de broser les coussins, de secouer le paillason, et je n'avais conduit personne quand on m'a levé ma voiture... Le bouton est en soie... bottines de femmes!... C'est une dame ou une demoiselle qui l'a perdue.

René reprit:

—Cette dame ou cette demoiselle s'est assise là, à droite... C'est à peine si le paillason est crotté à cet endroit. Donc la personne descendait de chez elle et n'avait fait que traverser le trottoir... Vous voyez que le fiacre parle.

—C'est, ma foi, vrai!... murmura Pierre Lorient avec admiration.

—Les ravisseurs devaient être deux... fit observer Etienne. Il y en avait un certainement dans la voiture pour surveiller la pauvre enfant.

—Et l'autre sur le siège, habillé en cocher... acheva René Moulin, tout en continuant ses recherches de façon la plus minutieuse.